

ANDRÉ WARTELLE

**QUELQUES REMARQUES  
SUR LE VOCABULAIRE PHILOSOPHIQUE  
DE SAINT JUSTIN DANS LE  
DIALOGUE AVEC TRYPHON**

La première fois que j'ai lu, il y a fort longtemps, le *Dialogue avec Tryphon*, de saint Justin Philosophe et Martyr, à la suite de ses *Apologies*, j'ai eu l'impression d'être passé d'une œuvre à véritable intention philosophique, à une autre, d'un genre tout différent, relevant de ce qu'on appellerait aujourd'hui la discussion exégético-théologique, plutôt que d'une réflexion purement rationnelle. Pour brutale qu'elle soit, cette impression ne laisse pas de s'imposer, semble-t-il, à nombre de lecteurs ; mais est-elle bien fondée dans la réalité des textes ?

Si je devais donner tout de suite ma conclusion (auquel cas la communication n'aurait duré qu'une minute), je dirais que le sentiment ainsi éprouvé, quelle que soit l'explication qu'on lui trouve, n'est pas justifié : nous sommes bien en présence d'un ouvrage de "philosophie", du moins selon la conception des Anciens, même si la discussion porte sur des questions que nous, Modernes, rattachons à d'autres disciplines, l'exégèse et la théologie.

Or, à partir de cette réponse rapide, qui n'apporte pas encore beaucoup de lumière, on peut s'interroger sur les mots que nous employons en appliquant ce genre de distinction à des textes écrits par des auteurs qui ne s'en souciaient pas. Il est très banal d'affirmer (mais on ne répétera jamais assez), que le mot φιλοσοφία n'a pas, et ne peut pas avoir, dans les textes anciens, la valeur de notre mot français philosophie, qui désigne une discipline intellectuelle d'un type bien particulier, toujours plus ou moins chargée, qu'on le veuille ou non, de connotations comparatives, relatives déjà par elles-mêmes à une autre catégorie de recherche, celle de l'histoire de la philosophie. Il ne s'agit pas de refaire ici l'histoire du mot grec φιλοσοφία : qu'on se reporte plutôt, par exemple, à la thèse d'A.M. Malingrey, publiée en 1961 ; mais on peut tout de suite se demander ce que veut dire saint Justin quand il déclare que la philosophie du Christ est la seule sûre et profitable (*Dial.*, 8,1). Ce n'est pas qu'au I<sup>er</sup> siècle la philosophie n'ait déjà son histoire, et la longue recherche à laquelle l'apologiste lui-même a dû se livrer avant de parvenir à la connaissance du Christ est, au minimum, une indication sur la variété des écoles philosophiques de son temps. Ne s'est-il pas successivement adressé à un Stoïcien, à un Péripatéticien, à un Pythagoricien et à un Platonicien, avant d'être informé de l'existence des Prophètes annonciateurs du Christ ? (*Dial.*, ch. 2). Or, sa définition de la philosophie est assez large pour y comprendre tout ce qui relève de la morale, de l'exégèse et même de la théologie : "La philosophie, dit-il, est la science de l'être et la connaissance du vrai, et le bonheur est la récompense de cette science et de cette sagesse" (*Dial.*, 3, 4). Il est vrai que le mot "Dieu" n'intervient pas dans cette définition, mais ailleurs il affirmera que la doctrine chrétienne "non seulement n'est pas honteuse, mais, au contraire, supérieure à toute humaine philosophie" (*II Apol.*, 15,3).

Il n'est pas étonnant que, dans sa longue discussion avec le Juif Tryphon, Justin doive utiliser des mots appartenant au vocabulaire traditionnel des "philosophes", et qui n'apparaissent pas, ou très peu, dans la tradition biblique de la *Septante* et du *Nouveau Testament*. Prenons ce texte tel qu'il nous est transmis,